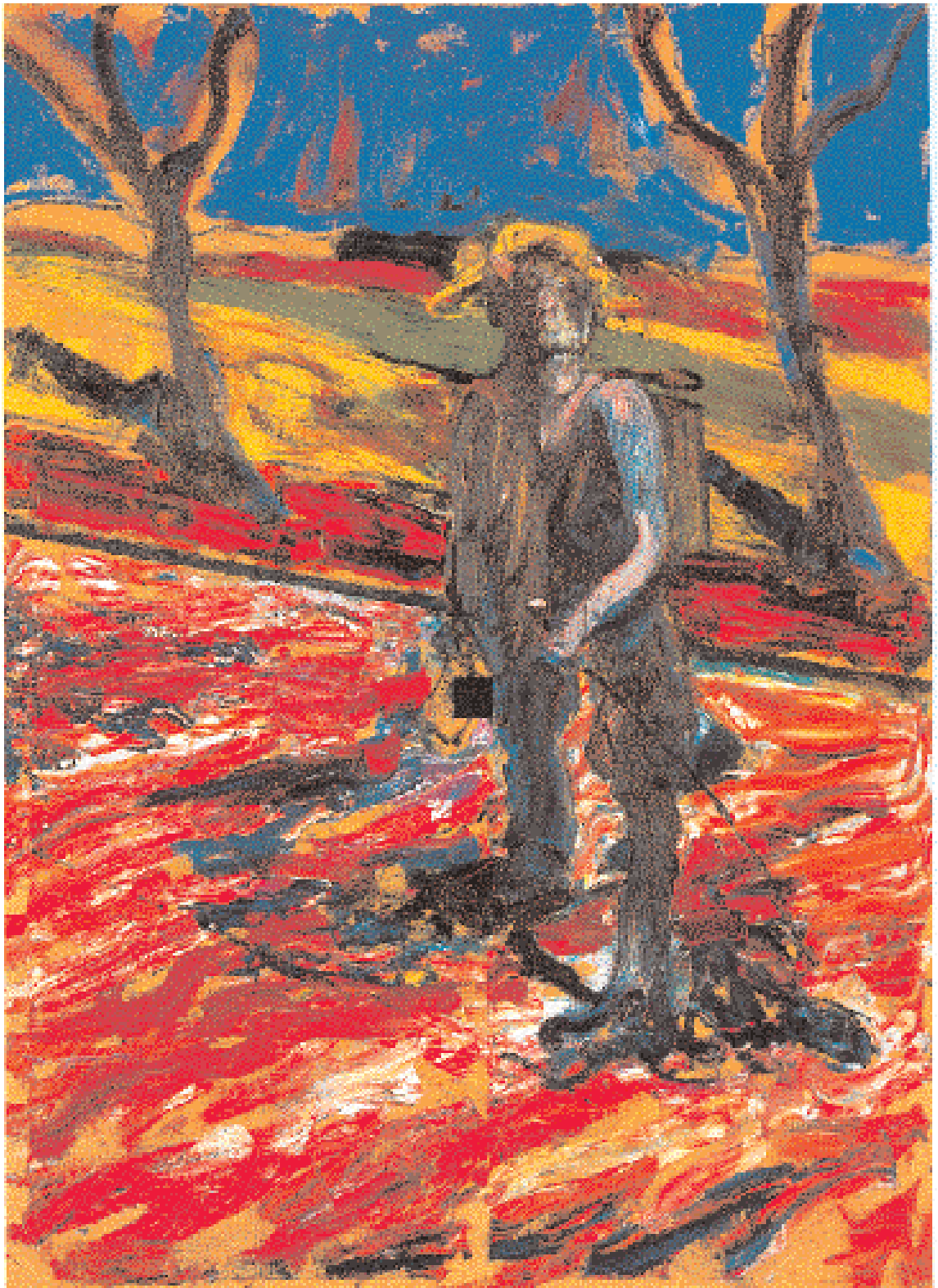


Réhabilitations



Bacon, F., *Study for portrait of Van Gogh III*, 1957, Washington

Réhabilitations

Intervention au colloque de Thélémythe 2000
à La Villette,
les 17 et 18 mars 2000

Réhabilitations

Balade de la décharge, de la dérive vers le ravaudage, le griffonnage de l'irréparable.
Originale mise en œuvre à prétention humaine de l'écriture du désastre : réhabilitation.

Réhabilitations

Il y a donc «habit», «habile», «habiter», «habiliter», qui résonnent dans ce titre.
Ces mots ont la même racine latine : *habere* «tenir, se tenir» (> avoir) que l'on retrouve en anglais avec *able*.

Le premier sens est juridique : «rehabiliter une ville a maire» (1234) : rendre à une ville le droit d'avoir un maire, puis Voltaire l'utilise dans le «fait de restituer ou de regagner l'estime perdue».

Enfin récemment, l'architecture utilise le mot réhabilitation pour qualifier les opérations nécessaires pour redonner à des bâtiments vétustes, dégradés, abandonnés une nouvelle possibilité d'habitation et de présence vivante dans leur environnement.

Ces opérations ne sont pas sans risques et sans surprises.

Cette notion de réhabilitation va être utilisée pour développer la manière originale utilisée par l'association Thélémythe 2000 dans son approche et son accompagnement des jeunes errants.

I Réhabilitations

C'est en marchant, en se déplaçant que l'on découvre les ordonnances de l'architecture. C'est un point de vue contraire à l'architecture baroque organisée à partir d'un point fixe théorique.

Le Corbusier,
à propos de la villa Savoye en 1929

Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée. Cette réinscription c'est là le lien qui le fait, dès lors, dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui.

Jacques Lacan,
«D'un Autre à l'autre», 14 mai 1969, inédit.

A partir de ces deux phrases très denses, qui imposent donc qu'elles soient écrites, nous allons entamer sur le conseil de Le Corbusier une promenade, une déambulation pour essayer d'approcher les problèmes cliniques originaux qui nous sont proposés par les jeunes qui arrivent à Thélémythe.

Nos outils sont des plus classiques : la psychanalyse, les psychothérapies de diverses orientations. Il apparaît d'emblée qu'il y a un décalage et même une espèce de déroute entre ces outils et les situations auxquelles nous avons à faire.

Nous prendrons donc la déroute pour commencer notre promenade.

Le transfert, qui est le type de lien privilégié avec lequel la psychanalyse opère se trouve d'emblée mis à mal d'une façon particulière. Le lien transférentiel entre l'analysant et son analyste suppose de part et d'autre une certaine stabilité spatiale et temporelle. Même si Freud conduisait certaines de ses cures en se promenant dans les bois et en parlant avec son patient ou sa patiente, même si Lacan recevait parfois ses analysants le dimanche dans sa maison de campagne, la situation classique suppose la rencontre en un lieu et à une heure définis. Or cette condition minimale de rencontre est souvent bien loin de pouvoir être tenue.

DÉROUTE

Une déroute du cadre est proposée, cela n'est pas fait méchamment et il ne s'agit pas forcément d'un transfert négatif.

Alors, comment aborder ce mode de présence qui se manifeste par l'absence, l'oubli, le retard ?

On peut essayer de traiter cela comme une formation de l'inconscient, un acte manqué, mais bien vite on s'aperçoit que cette prétention est vaine.

Une autre caractéristique de ce que nous appelons une clinique originale concerne un type de coupure assez particulier. Les séances dans lesquelles des choses importantes se disent concernant les souffrances vécues, les ruptures, la solitude, les exclusions sont fortes. Il y a une forte implication du jeune qui partage des affaires intimes et tragiques avec son thérapeute.

Eh bien ! ces moments qui manifestent un fort investissement transférentiel sont comme immédiatement effacés. Ces moments au cours desquels une articulation subjective se développe, s'élabore, sont aussitôt frappés de non-lieu.

Exactement comme si ce procès subjectif s'élaborant dans la relation, ce partage de la souffrance dans un climat de vérité n'avait pas eu lieu, il passe aux oubliettes.

Les termes de clivage, de schize, de dénégation qui sont utilisés par le vocabulaire technique apparaissent pauvres pour rendre compte de cet engloutissement d'un moment élaborant de la vie subjective.

Nous savons que les déportés qui ont vécu l'expérience des camps, que les appelés qui ont eu à rencontrer la sauvagerie et la torture en Algérie ne reviennent pas ou peu sur ces expériences, elles s'affirment alors comme non partageables. Leur valeur «traumatique» oblige à une mise à l'écart qui est aussi une façon de préserver l'environnement, de ne pas l'exposer au récit de ces expériences inhumaines.

Mais ce n'est pas ça.

Il est repérable que pour le thérapeute il y a un effet de destruction qui peut être persécutif. En effet, l'engloutissement du moment d'élaboration du subjectif partagé engloutit également le thérapeute qui en est alors mortifié, réduit en quelque sorte à n'avoir pas été.

Adieu titres, diplômes, reconnaissance et autres appuis subjectifs et professionnels !

Déroute

Une tourmente calme emporte l'expérience humaine du dire et laisse dans le désarroi celui qui y a participé.

Les fantômes d'incompétence, d'inutilité, de déréliction viennent attaquer celle ou celui qui a cru qu'il s'était passé quelque chose.

Notre chemin commence donc bien par une déroute et le premier paysage rencontré peut s'appeler «le jardin des supplices».



Artaud A., *La projection du véritable corps*, 1948, Paris, MNAM.

JARDIN DES SUPPLICES

Dans l'histoire de la peinture, il y a eu en 1911, l'arrivée de la peinture non figurative inventée par Kandinsky (*Composition IV*)¹.

Le saut esthétique en quoi consiste le décrochement du figuré s'est accompagné d'une opération de nomination originale.

Non seulement la peinture ne représentait plus rien, mais les tableaux ont commencé à s'appeler «Sans titre».



Kandinsky V., *Composition IV*, 1911, Kunstsammlung, Düsseldorf.

JARDIN DES SUPPLICES

Il est remarquable que trois ans avant la première guerre mondiale, trois ans avant la bataille de Verdun au cours de laquelle des centaines de milliers d'hommes perdirent la face et le nom, par une terrible anticipation des artistes allemands (Kandinsky et Hartung) ont présenté dans la peinture la perte de la figure et du nom.

Un peu plus tard, en 1946, juste après Hiroshima et Nagasaki, le peintre américain Jackson Pollock se lance dans une aventure absolument nouvelle dans l'histoire de la peinture.

Pollock a connu l'alcool, la désintoxication, l'internement psychiatrique, la psychanalyse. Et tout d'un coup, en 1946, à East Hampton dans une vieille grange qu'il venait de retaper, et après avoir envoyé sa femme en vacances, il met la toile au sol et commence à la recouvrir de peinture avec des seaux percés.



Cette façon de peindre absolument nouvelle qui fait fi du chevalet va être nommée *dripping*,

et Pollock surnommé *Jack the dripper*, en français Jack l'égoutteur. Cette invention sort Pollock de la crise subjective et esthétique à laquelle il était confronté. Pollock était très admiratif de Picasso, de Miró, des muralistes mexicains et des abstractions lyriques de Kandinsky.

Pollock parle ainsi de son geste : «Au sol je suis plus à l'aise. Je me sens plus proche du tableau, j'en fais davantage partie ; car de cette façon je peux marcher tout autour, travailler à partir des quatre côtés et être littéralement dans le tableau. C'est une méthode semblable à celle des peintres indiens de l'Ouest qui travaillent sur le sable»².

Après l'invention de Kandinsky, le geste de Pollock est lui aussi lié à la guerre.

Kandinsky avait anticipé la destruction de la figure et du nom que la grande guerre allait réaliser.

Pollock, après Hiroshima et Nagasaki, réalise ce que l'on peut nommer la «dé-solation».

En mettant la toile au sol, en jetant avec de larges gestes non contrôlés la peinture sur la toile, Pollock abolit la distance, abolit la profession de peintre, il est comme un danseur fou au dessus de la toile et en même temps il fait corps avec la toile. À l'instar de Picasso qui écrivait «Je suis le cahier», Pollock réalise en quelque sorte la phrase «Je suis la toile». Il y a là une abolition du statut du peintre, de toute prétention esthétique, de tout calcul, de toute recherche de composition, Jack l'égoutteur dans une expérience proche de la folie se donne à la peinture, fait corps avec la peinture, il est la peinture.

Par cette expérience il vient marquer, après Hiroshima et Nagasaki, ce que nous avons appelé la «dé-solation», la possibilité pour les humains d'abolir leur sol.

Ces gestes d'invention dans l'histoire de la peinture donnent une petite indication sur, disons, la prise en compte, la mise en scène de sa propre destruction, dont l'humanité est maintenant capable.

C'est par une invention formelle que ces peintres ont rendu compte, ont présenté le rapport nouveau de l'humanité à sa destruction.

Cette invention formelle porte en elle-même les marques, les traces de la destruction : abolition de la figure et de la nomination, abolition du chevalet et de la toile verticale en face du peintre, manifestation de la «dé-solation».

Notre promenade, en nous conduisant d'abord au «jardin des supplices», permet donc de formuler deux traits caractéristiques des jeunes qui nous arrivent.

- La présence n'est pas sur fond d'absence telle que Freud a pu la théoriser dans «Au-delà du principe de plaisir» avec le jeu du *fort-da* par lequel l'enfant symbolise l'absence de sa mère. Cette présence qui ne se manifeste pas sur fond d'absence a une ponctualité radicale, elle est strictement ponctuelle comme une apparition.

- Ce trait est homogène avec le second que nous avons évoqué concernant l'engloutissement de l'expérience transférentielle d'articulation subjective.

Orientations

La cure psychanalytique est fondée sur la notion d'écriture développante. Dans sa rencontre avec l'analyste le sujet développe les avatars de sa construction subjective. Cette relation développante est en même temps l'analyse des points d'ancrage et de défaillance du sujet, et en même temps la construction d'une position subjective non aliénée dans le désir de l'autre.

Tout cela est la théorie, la théorie polie et lisse, utilisable et praticable dans certains cas.

Les situations qui nous sont proposées mettent en échec de façon particulière ce bel échafaudage. Le fait que la présence se manifeste sous forme d'une apparition ponctuelle, le fait que l'élaboration subjective qui s'opère lors de chaque rencontre s'évapore comme une flaque d'eau au soleil nous conduit à essayer d'aborder ces phénomènes en parlant d'une révolution scientifique récente.

Freud situait sa découverte de l'inconscient comme une révolution copernicienne. L'hypothèse de l'inconscient décentre la position du sujet. La conscience de soi n'est plus le lieu de repérage de la présence du sujet, les formations de l'inconscient viennent subvertir cette centralité de la conscience.

A l'instar de la révolution copernicienne qui a sorti la terre de sa position au centre de l'univers, la révolution freudienne a sorti le sujet de son unique appréhension par sa conscience. La nouvelle étape de notre promenade va donc nous conduire au jardin des continents, justement un jardin où le stable et le continu se sont avérés être des illusions qui sont tenaces.

ORIENTATIONS

Ce qui me conduit à vous parler de cette révolution scientifique, c'est donc les problèmes cliniques qui nous sont posés par les jeunes de TLM et deux petites affaires qui nous ont amenés à pouvoir formuler, écrire ce que Corbu appelle les ordonnances de l'architecture.

Avec le peintre Marc Desgrandchamps, nous avons travaillé un an sur Jackson Pollock³. Notre projet était d'essayer de saisir comment cet inventeur de la peinture d'avant-garde aux États-Unis avait opéré, comment s'était articulée cette invention. Nous voulions mettre cela en rapport avec l'utilisation des noeuds, des tressages de bouts de ficelle par Lacan, ce qui est également une invention pour aborder les affaires humaines.

Orientations

Cette étude nous a amenés à constater un fait étonnant :

Après sa naissance dans le Middle west, à Cody, le pays de Buffalo Bill, Pollock a passé sa jeunesse en Californie puis est venu s'installer à New York. En dessinant sur une carte les circuits des voyages et des lieux d'habitation de Pollock, nous sommes arrivés à constater qu'après de nombreux allers et retours d'est en ouest, en 1946, il a finalement installé son atelier dans une grange à East Hampton, Long Island, c'est à dire à la pointe est des États-Unis, le lieu le plus proche de l'Europe. A New-York, Pollock avait toujours plus ou moins vécu chez d'autres, chez ses frères, ou dans des appartements qui lui étaient prêtés. En 1951-52 ses tableaux sont exposés à Paris. En 1955, Jackson Pollock achète un passeport pour aller en Irlande et à Paris pour rencontrer Picasso. Le 11 août 1956 à 22h15, il s'écrase contre un arbre avec sa voiture.

Ce qui est remarquable dans la géographie des voyages et des installations de Jackson Pollock, c'est ce mouvement progressif vers l'est, vers l'Irlande, le pays de ses ancêtres. En effet, autant les tableaux, surtout les *drippings*, présentent des treillis complexes non orientés (on ne sait pas où est le haut, le bas, la gauche, la droite du tableau), autant la trajectoire historique et géographique de Pollock est claire, il va vers l'est, il va vers l'Irlande et s'arrête brutalement contre un arbre. Sa trajectoire vers l'est reste inachevée.

Cette étude permet de relever comment dans l'errance de la création, à l'intérieur de l'errance créatrice, il y avait aussi une logique géographique : le voyage vers l'Irlande, vers la terre des ancêtres (sa psychanalyse jungienne n'est peut-être pas pour rien dans ce retour mythique et réel vers la terre des ancêtres).

La seconde étude qui nous conduit à cette révolution scientifique dont je vous ai parlé concerne l'orientation des pyramides de Gizeh⁴.



C'est en étudiant avec l'architecte Pierre Crozat, qui a révélé, contre les égyptologues, le principe de construction des pyramides que nous avons pu éclaircir une question qui était jusque là résolue par l'obscurantisme magique ou religieux : la question de l'orientation des pyramides⁵.

L'orientation des pyramides a fait l'objet des interprétations les plus variées, la plus répandue étant que les pyramides de Chéops, Chéphren et Mykérinos sont orientées vers les quatre points cardinaux.

Le rapport des pyramides avec les forces célestes a toujours été extrêmement prégnant. Non seulement les pyramides étaient supposées contenir et réaliser tout le savoir de l'Égypte ancienne, mais elles ne pouvaient avoir été construites qu'avec l'aide des dieux. Sans refaire le catalogue des dizaines de théories concernant leur construction et leur orientation, nous allons rester ici très terre à terre.

L'orientation des pyramides n'est pas une affaire céleste ni de rapport avec les dieux. L'orientation des pyramides est simplement liée au sol sur lequel elles ont été édifiées. Pour saisir cela, il suffit d'avoir une notion claire et concrète de leur mode d'édification. La théorie dominante concernant l'édification des pyramides en dehors des théories mystiques, théosophiques et astronomiques, est la théorie rampiste. Elle défend l'idée que les blocs de calcaire qui constituent le corps des pyramides ont été élevés progressivement sur des rampes de sable et que des milliers d'ouvriers égyptiens ont ainsi hissé ces milliers de blocs de calcaire de 2,5 tonnes à 230 mètres de hauteur.

Pierre Crozat fait trois objections majeures à cette thèse rampiste :

1) le premier texte qui décrit l'édification des pyramides est *l'Enquête* d'Hérodote⁶, écrit quelques 2000 ans après leur construction et s'appuyant sur la transmission des témoignages oraux. Hérodote dit que les pierres furent soulevées grâce à des machines faites de morceaux de bois courts, l'équivalent d'un levier qui permet à trente hommes de lever un bloc de 2,5 tonnes de 0,80m.

2) Il ne reste pas de traces des rampes dont le volume aurait été équivalent au volume des pyramides.

3) Les connaissances mathématiques des égyptiens en 2500 av. J.C. ne leur permettaient pas de calculer d'avance les dimensions d'un tel édifice⁷. La théorie rampiste suppose en effet que les dimensions de l'édifice soient déjà calculées.

Ces trois arguments réfutent la simpliste théorie rampiste qui s'en remettait aux explications astronomiques ou religieuses quant à l'orientation des pyramides.

La théorie dite par accréation et exhaussement développée par Pierre Crozat, reprend la description faite par Hérodote et rend compte de l'édification des pyramides compte-tenu des connaissances mathématiques de l'époque. Les blocs de calcaire qui constituent le corps des pyramides n'ont pas été importés, ils ont été pris sur place, sur le plateau de Gizeh. Ils ont été découpés dans la masse calcaire du plateau et progressivement montés avec les leviers en bois,

selon le principe du fossé et du rempart (la masse de pierre enlevée pour faire le fossé permet d'élever le rempart).

Or, et c'est là que nous allons arriver à notre révolution scientifique, la carrière de calcaire du plateau de Giseh est, comme toutes les carrières, orientée par des lignes de fissures. Pour découper des blocs parallélépipédiques, il est plus simple et plus sûr de les découper suivant les lignes de fracture de la carrière. Si bien que l'orientation des trois grandes pyramides de Gizeh est tout simplement commandée par l'orientation de lignes de fracture de la carrière de Gizeh. C'est la configuration du sous-sol qui a commandé l'orientation des édifices.



Or la configuration du sous-sol ne vient pas du ciel non plus.

Ces lignes de fracture se sont constituées à une époque repérable, à l'époque de la formation de la vallée du Nil.

La révolution scientifique dont je vais vous parler, date officiellement de 1963. Elle donne un peu le vertige compte-tenu des échelles de temps qu'elle met en jeu. Elle rend compte également de la ténacité du fantasme de stabilité chez les humains.

JARDIN DES CONTINENTS⁸

Dès l'antiquité, les esprits curieux se sont intéressés à des phénomènes observables dont l'explication n'allait pas de soi. En Égypte, vers 470 av. J.C., Hérodote a vu des coquillages pétrifiés, il en a déduit que, à une certaine époque, la mer avait recouvert les terres. De même, Xénophane de Colophon et Xantus le Lydien ont découvert de tels coquillages pétrifiés à Malte et en Arménie et sont arrivés à la même conclusion.

A l'époque de la Grèce classique, Aristote, étudiant lui aussi la question, n'eut guère de doute quant aux changements possibles de la géographie : « La mer couvre aujourd'hui des régions qui étaient autrefois la terre ferme, et celle-ci réapparaîtra un jour là où nous trouvons aujourd'hui la mer... mais ces phénomènes échappent à notre attention parce qu'ils se produisent successivement sur des périodes de temps qui, par comparaison avec notre brève existence, sont d'une durée immense ». Au Moyen-Age et à la Renaissance l'interrogation quant à la présence des fossiles continua à agiter les esprits. Certains y voyaient de simples jeux de la nature, d'autres au contraire considéraient qu'il s'agissait des restes pétrifiés d'organismes qui avaient réellement existé.

Pour expliquer ce phénomène, ce fut, pendant des siècles, la thèse diluvialiste qui resta dominante.

Le texte biblique permet d'expliquer comment l'ensemble des terres fut recouvert par les eaux :

«Dieu vit que la malice de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que pensées mauvaises à longueur de journée. Dieu se repentit d'avoir fait l'homme et il s'affligea dans son cœur. Dieu dit : «Je vais effacer de dessus la surface du sol les hommes que j'ai créés, depuis l'homme jusqu'aux bestiaux, aux reptiles et aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits.»

Mais Noé trouva grâce aux yeux de Dieu.

«Dieu dit à Noé : «La fin de toute chair est venue devant moi, car la terre est remplie de violence à cause d'eux ; voici que je vais les détruire , ainsi que la terre. Fais-toi une arche en bois de cyprès [...] De tout ce qui vit, de toute chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce pour les garder en vie avec toi ; ils seront mâle et femelle. [...] Et toi, procure-toi tous les aliments qui se mangent, et fais-en provision ; cela te servira de nourriture pour toi et pour eux ». Noé fit en tout ce que lui avait commandé Dieu ; ainsi fit-il.»⁹

Et ce fut le déluge pendant quarante jours.

Cette thèse diluvialiste conforme au dogme chrétien n'était pas partagée par certains esprits plus rigoureux, en particulier par Léonard de Vinci :

«On ne peut qu'admirer la sottise et la simplicité de ceux qui veulent que ces coquilles aient été transportées par le déluge. Si cela était, elles seraient jetées au hasard confondues avec d'autres objets, tous à une même hauteur. Or, les coquillages sont déposés par étages successifs ; on les trouve au pied de la montagne comme à son sommet ; quelques-uns sont encore attachés au rocher qui les portait. Ceux qui vivent en société : huîtres, moules, sont par groupe ; les solitaires se trouvent de distance en distance, tels que nous les voyons sur les rivages de la mer».

La thèse très moderne de Léonard était contestée par Voltaire qui pensait que ces fossiles trouvés sur les montagnes avaient été abandonnés là par des pèlerins et des voyageurs.

Et ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que la thèse du déluge perdit de son autorité. C'est la naissance d'une géologie et d'une paléontologie scientifiques qui permit de commencer à expliquer comment sur un même terrain on pouvait trouver des fossiles de crocodiles, animal vivant dans des zones tropicales, et des fossiles de rennes qui vivent dans les zones arctiques. Même si certains soutenaient encore que les animaux des zones tropicales avaient été apportés par les eaux du déluge ou par l'armée d'Hannibal, Buffon émettait l'hypothèse d'un changement progressif du climat et d'un refroidissement de la terre. Contre la thèse transformiste de Buffon, Cuvier a émis la thèse dite catastrophiste qui suppose qu'il y a eu un certain nombre de catastrophes, de convulsions du globe terrestre qui ont entraîné l'extinction de certaines espèces. Il n'hésita pas à identifier la dernière de ces catastrophes avec le déluge biblique.

Au cours de la deuxième moitié du XIX^e, avec le développement des colonisations, la paléontologie put commencer à comprendre les déplacements des animaux et des végétaux au cours des temps géologiques. Cela supposait de concevoir que les terres et les mers avaient pu être réparties autrement, que la répartition des continents n'avait pas toujours été identique à la situation actuelle. Plusieurs thèses se sont alors succédées reconstituant l'histoire biogéographique de la terre (en 1883, Melchior Neumayr publie une géographie de la période jurassique ; à la même époque, le géologue viennois Eduard Suess émet l'hypothèse de l'existence de super continents dont le Gondwana qui réunissait, l'Inde, Madagascar, l'Afrique, l'Amérique du sud).

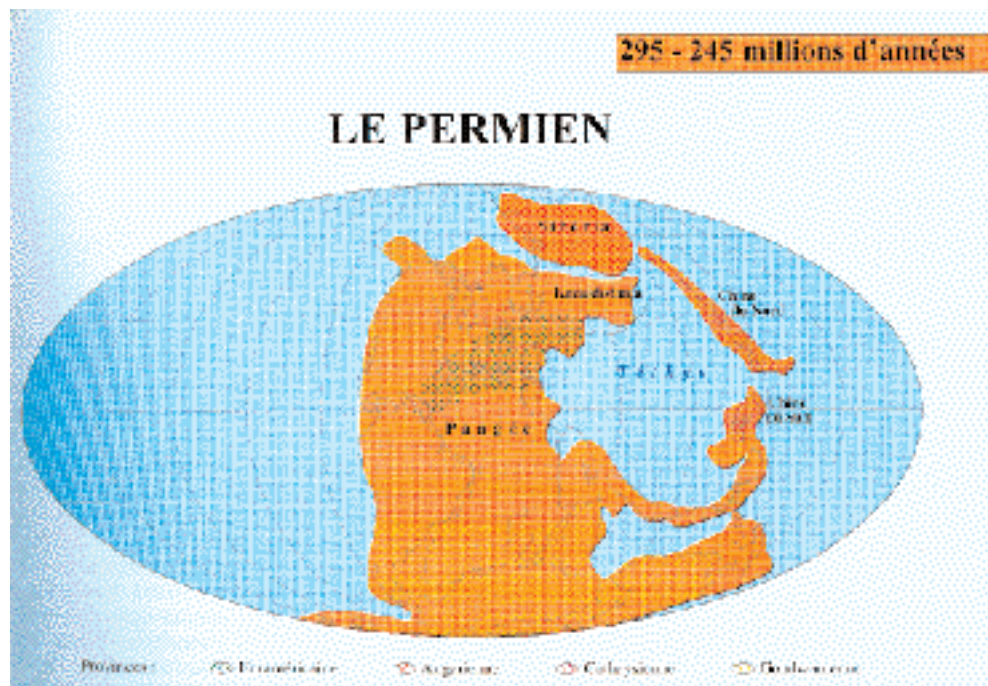
C'est en 1912, à l'époque où Freud écrit «La dynamique du transfert», que le climatologue allemand Alfred Wegener présente pour la première fois une théorie cohérente du déplacement des continents. La première édition de son célèbre ouvrage *Die Entstehung der Kontinente und Ozeane* paraît en 1915, au moment où Freud publie sa *Métapsychologie*. Wegener avait été frappé par le fait que les contours des continents de part et d'autre de l'Atlantique pouvaient s'emboîter comme les pièces d'un puzzle. L'Afrique occidentale s'adapte à la concavité du golfe du Mexique, alors que le nord-est du Brésil se place aisément dans le golfe de Guinée. Pour Wegener, les continents étaient en quelque sorte d'immenses radeaux granitiques qui flottaient sur un substrat basaltique. A la fin du Paléozoïque (environ 250 millions d'années), les continents ont été réunis en un ensemble unique, la Pangée, qui s'est ensuite fragmenté, ses divers éléments se sont éloignés les uns des autres pour former les continents actuels. Les géologues restèrent très sceptiques à l'égard de la thèse de Wegener.

Jardin des continents

Après la seconde guerre mondiale, le développement du paléomagnétisme et de la géologie marine a permis de reconstituer avec une relative précision l'histoire de la progressive constitution de la terre. C'est en 1960-1963, à l'époque où Lacan fait ses séminaires sur «L'éthique de la psychanalyse», «Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques», «L'identification», «L'angoisse», que les données scientifiques apportées par le magnétisme et la géologie marine sont synthétisées dans la théorie de la tectonique des plaques (en 1960, le géologue américain Harry Hess propose sa théorie du renouvellement des fonds marins, en 1963, les anglais Fred Vine et Drummond Matthews complètent l'hypothèse de Hess à partir des données paléomagnétiques).

La belle certitude de la stabilité des sols a vécu. Il est démontré que les continents se déplacent, emportés par le mouvement des plaques dont ils font partie.

Ce que mythiquement la Bible avait décrit avec le déluge correspond à des catastrophes réelles et datées. À la fin de l'Ordovicien (435 millions d'années) une importante glaciation provoqua une baisse du niveau des océans qui amena la disparition d'une bonne partie du plancton. Quelques millions d'années plus tard, le climat se réchauffant, la fonte des glaces entraîna une importante remontée des niveaux marins qui provoqua un second épisode d'extinction affectant surtout les faunes qui vivaient au fond de la mer, 57% des genres disparurent au cours de ces deux crises.



À la fin du Permien (250 millions d'années), la formation de la Pangée a considérablement réduit la surface des mers et entraîné l'extinction de 96% de la faune et de la flore.

Une autre catastrophe écologique s'est produite il y a 65 millions d'années. La chute d'une

Questions d'inscriptions

énorme météorite, dont le cratère a été retrouvé au Mexique, provoqua un énorme nuage de poussière qui a caché le soleil pendant plusieurs mois ce qui entraîna l'arrêt de la photosynthèse, l'extinction de la flore, de la faune herbivore et de la faune carnivore. Entre 400 et 800 espèces ont alors succombé.

L'histoire biblique n'est donc pas sans fondements réels.

Ce petit détour par le jardin des continents permet donc de saisir comment l'histoire du déplacement et de la constitution des sols a donné leur orientation aux pyramides.

La formation de la vallée du Nil date de la fin du Miocène, suite à la dérive de l'Afrique vers le nord, sa jonction avec l'Eurasie et l'ouverture de la Mer rouge. L'orientation des pyramides se trouve donc être liée à la dérive de l'Afrique il y a 5 millions d'années.

Le vertige donné par ces échelles de temps n'est pas exempt de nos préoccupations et de nos pratiques. Le simple fait que, dans ses fondements politiques, pratiques et théoriques, Thélémythe 2000 ait exclu la rencontre avec les familles des jeunes est un positionnement d'une forte portée subversive.

Ce parti pris est, disons le directement, anti-médical, anti-psychologique et même anti-psychanalytique dans sa version freudienne.

La situation des jeunes n'est pas référée à un patrimoine génétique ou prédisposant, pas plus qu'à la résultante de perturbations éducatives et psychologiques de l'enfance.

La position de rupture avec ces références conduit à supporter qu'il y a eu dérive irréversible par rapport à ces bases. Les coordonnées de la position du jeune ne sont pas transférables à un passé, ce qui ne serait qu'une reconstruction plus ou moins fictive en fonction des savoirs et des histoires à la mode (forclusion, maltraitance, pédophilie, inceste, addiction...).

S'en tenir strictement à ce qui est apporté par le jeune et par ceux qui ont la charge administrative de sa trajectoire (ASE) contraint à l'élaboration de l'écriture d'un parcours.

II Questions d'inscriptions

Avant d'essayer de préciser cette notion d'élaboration de l'écriture d'un parcours, il n'est pas négligeable de noter l'effort de désinstitutionnalisation que cela suppose.

Avant d'aborder la place de la lettre dans cette élaboration d'une écriture, nous avons à dire quelques mots de l'enveloppe paranoïaque.

Le constat de l'échec des prises en charge institutionnelles (école, institutions de soin, de rééducation, familles d'accueil, foyers) amène à considérer que ce n'est pas la qualité du travail et de la prise en charge qu'elles proposaient qui est en cause, mais plus structurellement l'inadéquation fondamentale entre la conception que ces institutions se font d'elles-mêmes et le sujet à la dérive qu'elles accueillent. Toute institution se conçoit de façon paranoïaque comme une bonne enveloppe qui remplit bien sa fonction : la preuve en est que son finance-

Questions d'inscriptions

ment est assuré par l'état, les collectivités locales ou la sécurité sociale, organismes dont le bien fondé est bien sûr incontestable. Or cette enveloppe paranoïaque ne contient que sa propre certitude d'être une bonne enveloppe. Il est remarquable de constater à quel point elles n'ont quasiment pas laissé de trace chez ceux qui les ont traversées. Elles n'ont pas fonctionné comme point d'ancrage, comme étape dans l'élaboration subjective des jeunes qui s'en sont fait exclure ou qui les ont désertées.

L'enveloppe paranoïaque institutionnelle est restée vide, elle poursuit son chemin avec certains qui lui sont adaptés, qui l'adoptent, qui s'identifient à sa puissance identitaire.

LETTRES EN SOUFFRANCE

Ces remarques sur l'inefficience des enveloppes institutionnelles paranoïaques laissent la question en suspens. En effet, nous avons isolé deux traits exemplaires concernant les jeunes qui arrivent à Thélémythe :

- 1) L'absence ne se joue pas sur fond de présence.
- 2) Il y a un engoutissement de l'articulation subjective élaborante.

Un troisième trait peut être relevé. Il se manifeste par la perte quasi systématique de tout document écrit : carte d'identité, carte de sécurité sociale, carte orange, carte de téléphone, carnet de rendez-vous... Ce troisième trait, nous le nommerons :

- 3) L'écrit en perdition.

Une nouvelle marche est nécessaire pour développer ce trait et pour envisager un paysage vivable.

La phrase de Lacan citée en exergue :

Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée. Cette réinscription c'est là le lien qui le fait, dès lors, dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui.

est séduisante, hermétique et à commenter.

Lacan n'est pas arrivé d'emblée à cet énoncé. Cet énoncé arrive en mai 1969, un an juste après un fameux mai 68 et après 16 ans de séminaires.

Tout d'abord, avec prudence, Lacan ne dit pas : «Un être qui lit sa trace», il suspend cette affirmation à une possibilité : «Un être qui peut lire sa trace», cela laisse ouverte la possibilité qu'il n'y ait ni trace, ni lecture de cette trace, où nous pourrions reconnaître des errances

Questions d'inscriptions

sans domicile fixe, des errances qui échappent aux inscriptions identitaires, institutionnelles et sociales. Il est délicat de parler de ces errances. Certaines sont irréversibles, d'autres passagères. Certaines conduisent à la fosse commune comme le destin réalisé de la non particularisation, d'autres s'accrocheront à un lieu, une activité, une relation et disparaîtront en tant qu'errance.



Tag réalisé dans l'entrée des bureaux de TLM en juillet 1999

Il est remarquable que les positions les plus avancées énoncées par la *queer* théorie¹⁰. soutiennent la possibilité d'une identité impersonnelle, d'une identité sans nom et un mode relationnel communautaire relativement sauvage non estampillé par une localisation socialisée (à Paris, c'est le Marais !).

L'errance y est intégrée comme une nouvelle forme de relation, même pas en révolte contre le conformisme petit bourgeois qui est l'idéologie dominante de la culture contemporaine. Il y a donc un versant créatif de l'errance.

D'une autre façon, des écrivains avaient déjà souligné cette étrange possibilité d'une relation peu identifiable :

Questions d'inscriptions

Mon amitié complice : c'est là tout ce que mon humeur apporte aux autres hommes.

[...] amis jusqu'à cet état d'amitié profonde où un homme abandonné, abandonné de tous ses amis, rencontre dans la vie celui qui l'accompagnera au-delà de la vie, lui-même sans vie, capable de l'amitié libre, détachée de tous liens¹¹.

Alors que les surréalistes, inspirés par les nouvelles possibilités d'expression apportées par la psychanalyse, bousculaient les conventions littéraires et institutionnelles, provoquaient les belles et romantiques représentations humaines avec des films et des tableaux iconoclastes, d'autres plus discrètement, élaboraient de nouvelles façons de dire et d'être :

Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations, mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport¹².

En même temps que les bruyantes sorties des surréalistes, les membres de la société secrète *Acéphale*, que Lacan côtoyait de près, secrétaient d'autres modalités relationnelles au sein de leur communauté électorale.

Blanchot poursuivra son élaboration pour atteindre des formulations jusque là inédites depuis Nietzsche :

Questions d'inscriptions

Lire, écrire, comme on vit sous la surveillance du désastre : exposé à la passivité hors passion. L'exaltation de l'oubli.

Ce n'est pas toi qui parleras ; laisse le désastre parler en toi, fût-ce par oubli ou par silence.

Le désastre a déjà dépassé le danger, même lorsque nous sommes sous la menace de -. Le trait du désastre est qu'on n'y est jamais que sous la menace et, comme tel, dépassement du danger¹³.

Ces récentes formulations donnent une couleur vive, une odeur âcre aux impasses subjectives apportées par la modernité et auxquelles les efforts normalisants s'épuisent à donner un statut avec coût et dégoût.

PASSER PAR L'ILLISIBLE.

L'élève Arthur Rimbaud avait été particulièrement dissipé au cours de littérature.

A la fin du cours, le professeur lui dit : «Élève Rimbaud vous me ferez cent lignes».

- «Cent lignes de quoi ?» demanda l'élève Rimbaud.

- «De ce que vous voulez» répondit le professeur.

L'élève Rimbaud écrivit cent lignes et les porta, le lendemain, au professeur.

Le professeur compta les lignes, il y avait bien cent lignes, il déchira les feuilles et les mit à la poubelle.

Ce simple geste de déchirure aura peut-être été déterminant dans son destin de trafiquant d'armes et de poète.

Pour essayer d'approcher comment certains gestes simples de déchirure entraînent

Questions d'inscriptions

un certain mode d'inscription et d'écriture, nous rappellerons que l'invention de la psychanalyse, il y a un siècle, a été située par Roland Barthes dans un temps de rupture d'avec l'écriture romantique.

«C'est à ce point où le lien social organisé, régi par l'écriture romantique se déchire, que Freud, en 1895, introduit un modèle d'écriture du sujet humain¹⁴». Le schéma de l'*Esquisse*¹⁵ esquisse le rapport d'inscription des perceptions que le sujet absorbe et trie. Puis, en 1900, Freud donne au rêve le statut d'une écriture de type hiéroglyphique à déchiffrer comme un rébus, c'est à dire dans lequel il y a à distinguer l'idéogramme, le phonogramme et le déterminatif.

Donc d'emblée, la psychanalyse, dans son entreprise de dévoilement de la position de l'humain dans le monde physique et social s'appuie sur l'écriture.

L'écriture est la caractérisation de l'humain parmi les êtres vivants.

Un demi-siècle plus tard, Lacan, en suivant Freud épure et précise ce mode d'inscription en énonçant sa première conjecture sur l'origine de l'écriture¹⁶ :

On parle d'idéogramme ou d'idéographisme, qu'est ce à dire ?

Ce que nous voyons toujours, chaque fois qu'on peut faire intervenir cette étiquette d'idéogramme, c'est quelque chose qui se présente comme en effet proche d'une image, mais qui devient idéogramme à mesure de ce qu'elle perd, de ce qu'elle efface de plus en plus de ce caractère d'image. [...]

Vous voyez où je veux en venir. Bien qu'au dernier terme ce que les Phéniciens d'abord, puis les Grecs ont fait d'admirable, à savoir ce quelque chose qui permet une notation aussi stricte que possible des fonctions du phonème à l'aide de l'écriture, c'est dans une perspective toute contraire que nous devons voir ce dont il s'agit.

Questions d'inscriptions

... l'écriture comme matériel, comme bagage, attendait là...

...l'écriture attendait d'être phonétisée, et c'est dans la mesure où elle est vocalisée, phonétisée comme d'autres objets, qu'elle apprend, l'écriture, si je puis dire, à fonctionner comme écriture.

Il est remarquable que ce soit le 20 décembre 1961, quelques jours avant Noël que Lacan parle de la naissance de l'écriture.

L'invention de l'écriture ainsi décrite par Lacan peut donc se schématiser ainsi :

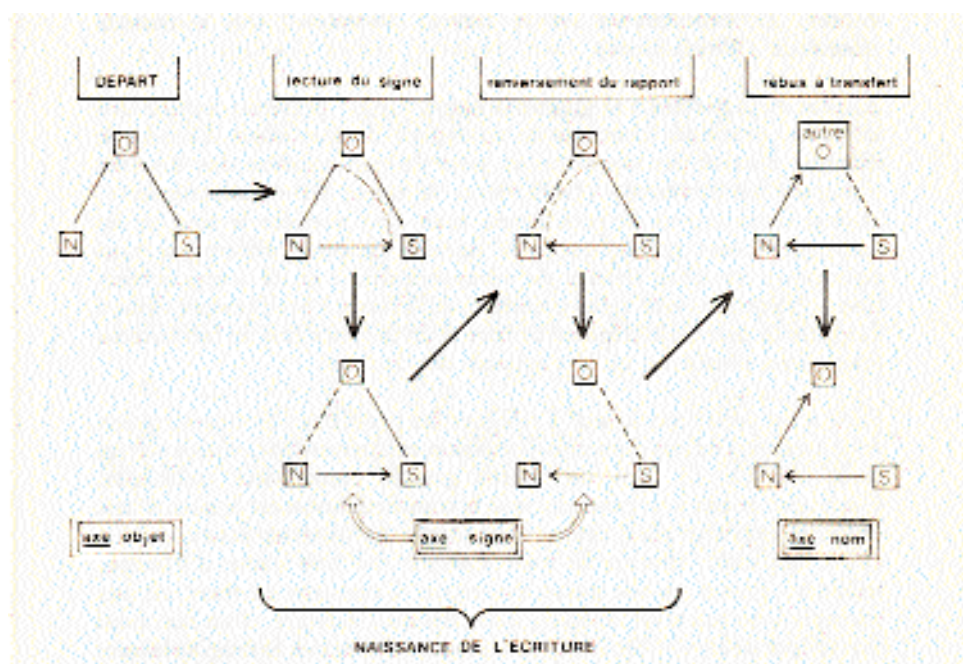
Au départ, il y a des signes qui figurent des objets, c'est le temps idéographique, il y a également des signes qui ne représentent rien (visibles dans la grotte Chauvet et à Lascaux¹⁸). Par renversement, le signe qui figure l'objet va écrire le nom qui désigne le signe et l'objet. Le nom (élément phonétisé du langage) se trouve donc écrit par le signe.

Les signes qui ne représentaient rien sont donc utilisés pour écrire des éléments du langage, c'est en cela que Lacan est fondé à dire :

«l'écriture comme matériel, comme bagage attendait là»

«l'écriture attendait d'être phonétisée».

Cette opération de la naissance de l'écriture peut alors se schématiser ainsi ¹⁷:



Questions d'inscriptions

Cette première fabrique de Lacan, conçue avec le ternaire : objet, signe, nom, va avoir une suite.

Le 24 janvier 1962, Lacan va apporter quelques précisions à sa conception de la naissance de l'écriture. Il se réfère à l'écriture chinoise pour démontrer que l'évolution de l'écriture ne se fait pas selon une ligne évolutive, elle n'est pas un enrichissement logique et progressif du rapport des mots aux choses. L'étude de l'évolution de l'écriture chinoise permet de saisir comment c'est un mouvement de battoir de mots, comme les pales du moulin sont chaque fois activées par le flux du ruisseau, qui va déterminer leur évolution. Ce n'est pas leur rapport au signifié qui se modifie, ce n'est pas la sémantique qui détermine l'évolution, c'est par le glissement des jeux phonétiques par battage des mots que le glissement s'opère. Ce battage des mots privilégie le sonore, c'est à dire le littéral.

L'évolution de l'écriture tient donc à sa littérale battue.

On raconte que les responsables d'un laboratoire pharmaceutique dont le nom de tous les psychotropes qu'ils fabriquaient se terminaient par «nal» étaient réunis en *brain storming* pour trouver un nom à leur dernier médicament. Après une heure de délibérations houleuses et sans résultat, le directeur sortit, furieux de ce temps perdu, et lança à la cantonnade «Débrouillez-vous mais gardez nal» . Le médicament s'appela : *Gardénal*.

La reconstitution de cette séquence apporte au moins deux éléments qui nous importent quant à la question de l'inscription :

- 1) C'est plus de dix ans après ses études de chinois que Lacan va se référer à l'écriture chinoise pour confirmer sa thèse sur la constitution littérale de l'écriture.
- 2) Lacan chiffre avec le calendrier chrétien l'exposé de sa thèse, il apporte la question de la naissance de l'écriture quelques jours avant Noël.

Cette première séquence dans laquelle s'inscrit la première thèse sur la naissance de l'écriture peut s'écrire ainsi :

Études de chinois¹⁹ > thèse sur la naissance de l'écriture en cadeau de Noël (20.12.61)
> voyage au Japon en 1963 > en 1971, rencontre avec le sinologue François Cheng et Maria Antonietta Macchiocchi, auteur de *De la Chine*, > projet de voyage en Chine avec Barthes et l'équipe de *Tel Quel* > annulation du voyage en Chine et nouveau voyage au Japon.

La seconde élaboration de Lacan à propos de la naissance de l'écriture s'est faite au moment où il projetait de faire un voyage en Chine avec Barthes, Sollers... Alors qu'il avait le visa et une invitation de Mao, Lacan décommanda le voyage.

La première conjecture sur l'invention de l'écriture va se trouver enrichie et modifiée dix ans plus tard dans un petit texte illisible nommé *Lituraterre*²⁰.

Questions d'inscriptions

La deuxième thèse de Lacan sur l'écriture est à nouveau liée à un voyage au Japon à Pâques 1971.

Lacan décrit son voyage de retour du Japon, en avion, par le pôle Nord, après être passé au-dessus de la Sibérie.

Tel invinciblement m'apparut - cette circonstance n'est pas rien - d'entre les nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine, plaine désolée d'aucune végétation que de reflets, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.

Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit : c'est de leur conjonction qu'il se fait sujet, mais de ce que s'y marquent deux temps.

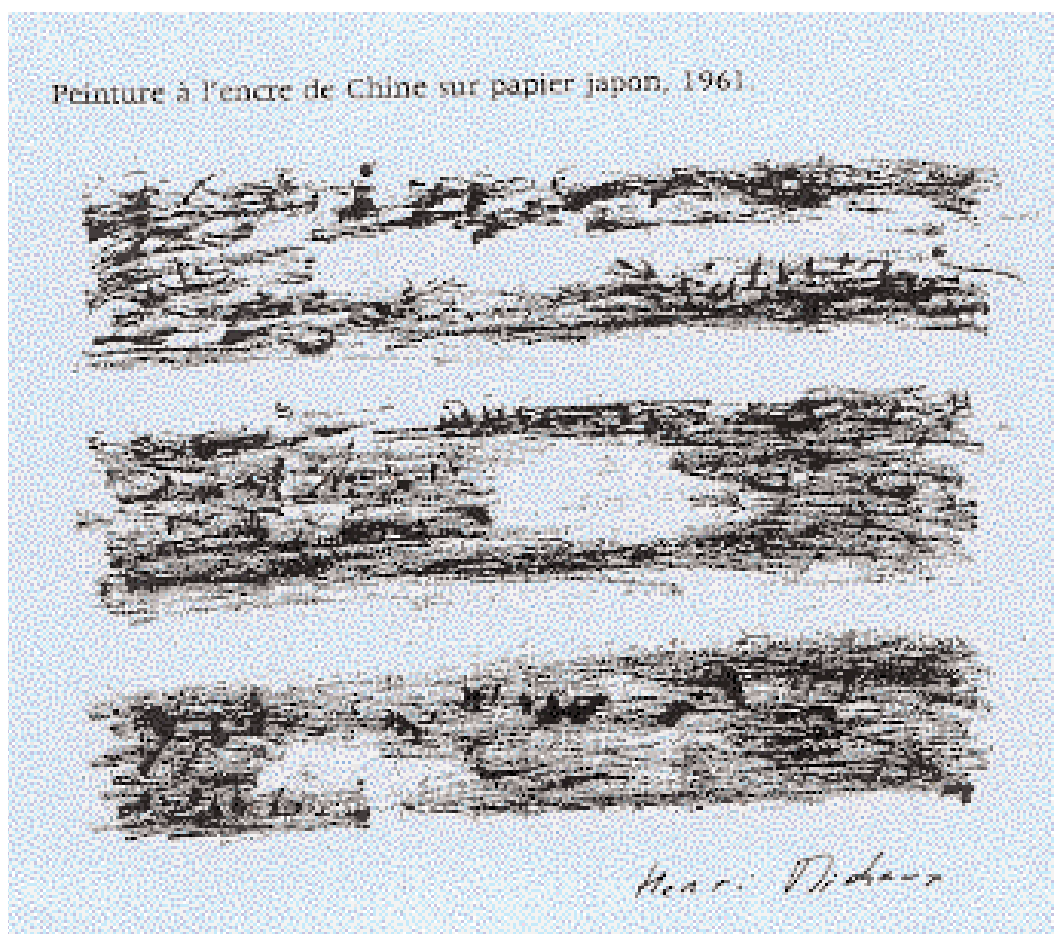
Il faut donc que s'y distingue la rature.

Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral.

Litura pure, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans pair dont le sujet subsiste, tel est l'exploit de la calligraphie²¹.

Ce deuxième retour du Japon apporte à Lacan cette deuxième version de sa conception de l'écriture.

L'enjeu n'est plus seulement une combinatoire entre objet-signé-nom, il y a alors de la géographie (au-dessus de la Sibérie, plaine désolée), de la météorologie (entre les nuages, le ruissellement), la combinatoire trace-rature-effacement, enfin la calligraphie.



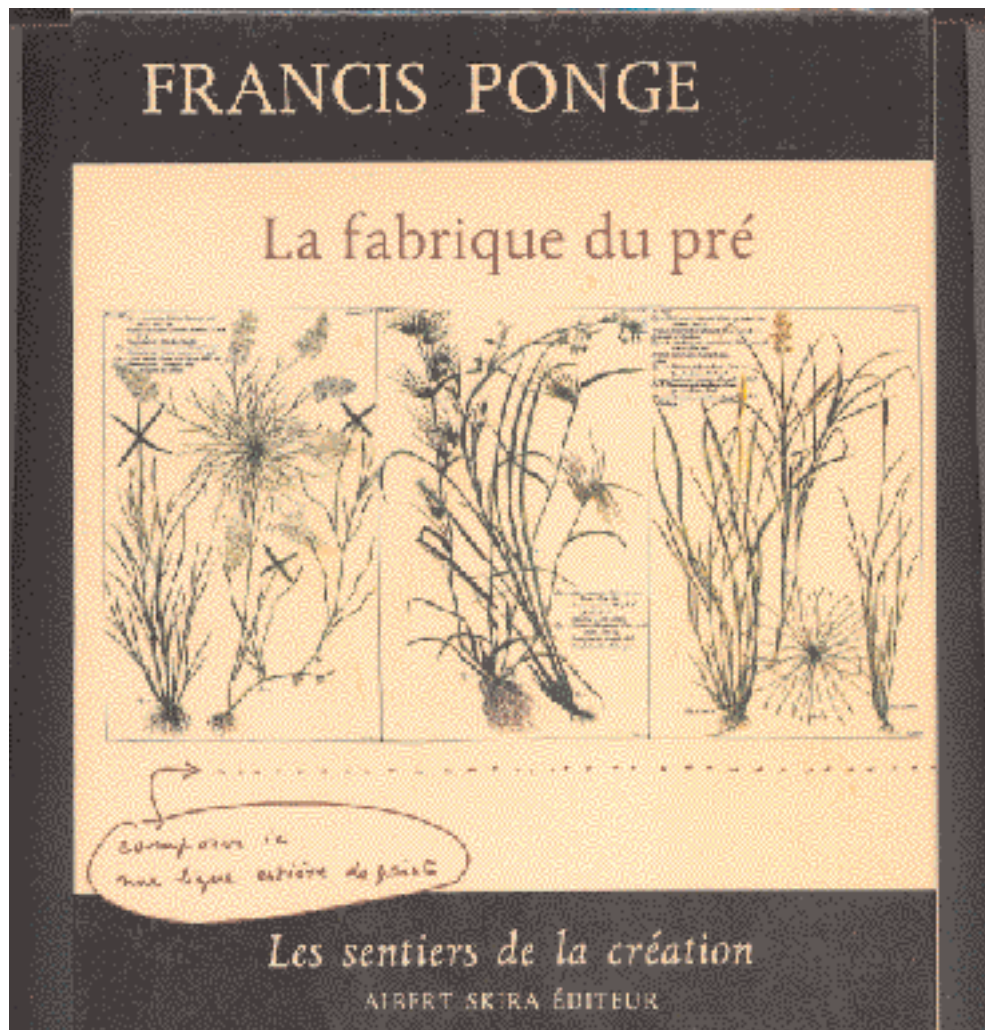
Cette espèce de poésie hermétique dans laquelle Lacan nous embarque indique, suggère une fabrique : la constitution d'un sol, d'une surface sur laquelle vont venir faire trace les éléments en suspension dans les nuages. Nous prenons à la lettre cette métaphore de la rupture de l'enveloppe nuageuse qui va libérer les gouttes qui, par leur ruissellement sur la plaine désolée, vont produire le ravinement du sol et inscrire ces traces, belles comme de la calligraphie chinoise.

La fabrique de ce scénario suppose d'abord la constitution d'un sol.

Nous considérons que la mise en place du double parrainage administratif et thérapeutique tel que nous le pratiquons à TLM, avec les allers et retours auquel il oblige, avec les échanges, les ratures, les distances variables qu'il produit, est la constitution même de ce sol. Ce double parrainage est le dispositif, constituant un sol, sur lequel les éléments en suspension vont venir ruisseler, raviner et inscrire des bouts de vie, en même temps que dessiner un paysage sur lequel l'être peut lire sa trace.

Ce sol fictif et réel, détaché de son passé géologique, de sa constitution désastreuse, est une création, il est le papier Japon sur lequel l'encre de Chine va déposer ses étranges caractères

dont l'association, l'articulation est potentiellement porteuse d'un texte.



Enfin, pour conclure :

CHICANES ET «BABOUINERIES»²²

La promenade à laquelle Le Corbusier nous a encouragés a permis d'approcher quelques aspects du relief humain contemporain.

Subrepticement, les nouvelles modalités de production (robotique), les nouveaux modes de communication (internet) ont installé de nouveaux modes d'exclusion.

Non seulement une part importante (25%) de la jeunesse de ce pays riche et développé se trouve hors du circuit de production, de rémunération et d'inscription sociale, mais elle se trouve poussée vers une nouvelle errance sans nom.

Chicanes et «Babouineries»

Pour beaucoup, il ne s'agit même pas de la délinquance qui se confronte avec la police et la justice, il ne s'agit même pas de troubles qui intéresseraient les psychiatres au point qu'ils s'en occupent.

Des parcours en chicanes avec des hébergements aléatoires, des relations passagères non marquantes, non localisées... une certaine soustraction corporelle au monde qui progressivement ne peut même plus formuler une souffrance en France.

Les solutions institutionnelles enveloppantes et réparatrices (foyer, famille d'accueil) sont déjà trop humaines.

Une dérive déroutée et déroutante se développe comme une marée noire.

A ce point de «dé-solation», une invention, une manière, un dispositif, un langage peuvent apporter le minimum de reprise d'une humanité gravement altérée.

Face à cette liberté désolée dans la perte, une liberté humanisée et humanisante est proposée.

Avec le «Fais ce que voudras» la cité rabelaisienne vient offrir le modèle d'un sol sur lequel peut s'élaborer du raccord, des liens humanisés.

Le dispositif du double parrainage avec sa fonction de création d'un espace sur lequel le déroulement de bribes de vie peut, petit à petit venir s'écrire, venir faire ravinement, est le dispositif que la cité apporte.

Ses contraintes ne sont pas orientées par un idéal mais par cette peu catholique possibilité de babouiner, de reprendre le marmonnement de la lutte pour réinstaurer le dire.

Une communauté minimale se réinstalle, c'est une communauté élective telle que les penseurs critiques des années 30 (Bataille, Caillois, Dumézil, Blanchot, Leiris...) la concevaient.

Une communauté non organisée hiérarchiquement avec une grande labilité des places et des identités. L'élaboration de cette communauté minimale en lutte pour son existence représente un foyer de résistance en marge des savoirs constitués et des pouvoirs établis. Cette moderne communauté élective constitue un foyer de subjectivation original qui est détaché du modèle familial.

Il réhabilite une façon humaine de vivre, d'échanger, de produire.

Il s'agit d'inventer de nouvelles modalités relationnelles, c'est le projet dans lequel se lançait Michel Foucault.

En fondant l'abbaye de Thélème, Gargantua et son moine frère Jean entendent d'abord instituer un ordre «contrairement à tous les autres»²³.

La fondation procède d'un principe polémique évident.

La cité rabelaisienne et la communauté élective de Thélémite 2000 ont alors ces points en commun :

- 1) de réagir contre des organisations sociales sclérosées par le savoir, le formalisme, le conformisme réussissant, l'inadaptation aux questions concrètement posées.
- 2) de prendre le risque un peu libertaire d'expérimenter le voyage de l'altérité, de prendre le risque de tisser «l'étoffe de l'acte de volonté»²⁴, de réhabiliter la dignité.

Chicanes et «Babouineries»

Le poète est alors mieux placé pour approcher et pour dire ces discrètes inventions :

*Voilà comme il en fut du pré que je veux dire,
qui fera mon propos aujourd'hui.*

*Parce qu'il s'y agit plus d'une façon d'être
Que d'un plat à nos yeux servi,
La parole y convient plutôt que la peinture
Qui n'y suffirait nullement*

*Prendre un tube de vert, l'étaler sur la page,
Ce n'est pas faire un pré.
Ils naissent autrement.
Ils sourdent de la page.
Et encore faut-il que ce soit page brune.*

*Préparons donc la page où puisse aujourd'hui naître
Une vérité qui soit verte²².*

Francis Ponge
La fabrique du pré
1971

Roland Léthier

Notes

- 1 Kandinsky, album de l'exposition, Paris, Centre Georges Pompidou, 1984, p. 33.
- 2 Jackson Pollock, catalogue de l'exposition, Paris, Centre Georges Pompidou, 1982.
- 3 Desgrandchamps Marc, «Jackson Pollock» in Revue du Littoral n° 43, Paris, EPEL, 1996, pp.151-159.
- 4 *Les trois grandes égyptiennes*, Paris, Marval, 1996.
- 5 Crozat Pierre, *Système constructif des pyramides*, Frasné 39290, Canevas éditeur, 1997.
- 6 Hérodote, *L'Enquête*, Paris, Budé 1948 et Gallimard, 1964.
- 7 Ifrah G. , *L'histoire universelle des chiffres*, Paris, Seghers, 1981.
- 8 Buffetaut Éric, Le Lœuf Jean, *Les mondes disparus, atlas de la dérive des continents*, Paris, Éditions Berg international, 1998.
- 9 Genèse, 6,13 - 6,19.
- 10 Bersani Léo, conférence du 9 octobre 1999 «Sociabilité, sexualité, communauté» à l'École Normale Supérieure, rue d'Ulm à Paris, in L'UNEBÉVUE N°15, Une subjectivation *queer*, Paris EPEL, 2000, pp. 9-27.
- 11 Bataille Georges, cité par Maurice Blanchot en exergue de *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971.
- 12 Blanchot Maurice, *L'amitié*, op. cit., p. 328.
- 13 Blanchot Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, NRF Gallimard, 1980, p. 12.
- 14 Barthes R., *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972.
- 15 Freud S., «Esquisse d'une psychologie scientifique» in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.
- 16 Lacan J., *L'identification*, séance du 20 décembre 1961, transcription M. Roussan.
- 17 Allouch J., «La conjecture de Lacan sur l'origine de l'écriture» in *Lettre pour lettre*, Toulouse, érès, 1984, p.167.
- 18 Chauvet J.-M., Brunel Deschamps E., Hilaire C., *La grotte Chauvet à Vallon Pont-d'Arc*, Paris, Seuil, 1997. et Bataille G., *Bataille-Lascaux*, Genève, Skira, 1955.
- 19 Lacan J., Diplôme d'élève breveté en chinois à l'ENLO, le 26.06.1947.

Notes

- 20 Lacan J., «Lituraterre», in *Littérature* N° 3, 1971, PP-3-10.
- 21 *Ibid.*
- 22 Ponge F., «Le pré», in *La fabrique du pré*, Genève, Albert Skyra, 1990.
- 23 Pech Thierry, *Rabelais, Fais ce que tu voudras*, Paris, Michalon, 1998, p.53.
- 24 *Ibid.* p. 72.

Réhabilitations

Réhabilitations